

Dominique Blanc a fait salle comble en septembre et octobre derniers au théâtre de l'Atelier à Paris où elle interprétait *La Douleur* de Marguerite Duras. L'écrivain y décrit l'attente intolérable du retour de son mari, Robert Antelme, le futur auteur de *L'Espèce humaine*, déporté à Buchenwald et à Dachau. Dominique Blanc est bouleversante dans cette pièce mise en scène par Patrice Chéreau et Thierry Thieû Niang. Une pièce dont elle nous dit qu'elle aimerait l'interpréter régulièrement... « jusqu'à la fin de ma vie ».

Marguerite Duras a écrit sur un cahier d'écolier trente pages d'un journal qui relatent ces heures insupportables du printemps 1945 durant lesquelles elle espère le retour de déportation de son mari Robert Antelme. Un jour de mai enfin elle apprend qu'il est vivant, qu'il se trouve à Dachau dans un état de faiblesse extrême. Elle décrit dans une seconde partie le moribond qu'on lui a ramené et les efforts désespérés pour l'arracher à la mort qui, finalement, « au bout de 17 jours [...] se fatigue »... Marguerite Duras ne publiera le récit de cette attente qu'en 1985 sous le titre *La Douleur* (Ed. POL).

Cette œuvre déchirante d'une force extraordinaire est interprétée de façon remarquable par Dominique Blanc. La grande comédienne est bouleversante dans ce monologue qui saisit le spectateur dès les premiers mots et le tient en haleine pendant une heure trente. Un rôle qui lui a valu de recevoir le Molière de la comédienne en 2010 et qu'elle a repris en septembre et octobre derniers à Paris, pour une trentaine de représentations exceptionnelles, chaque soir ovationnée.

Nous l'avons rencontrée un après-midi d'octobre au pied de la butte Montmartre, près du théâtre de l'Atelier où elle allait jouer quelques heures plus tard. Nous lui avons demandé de nous parler de *La Douleur* et de ce qui l'a poussée à l'interpréter.

- On n'interprète pas par hasard une œuvre d'une telle dimension, pourquoi l'avoir choisie ?

- J'ai découvert *La Douleur* en même temps que Patrice Chéreau avec lequel je travaille depuis trente ans. Nous cherchions un texte pour une lecture sur scène à deux et c'est le chorégraphe Thierry Thieû Niang qui nous l'a apporté. Cette œuvre m'a bouleversée, immédiatement, de façon physique et profondément émotionnelle. Patrice Chéreau l'a également trouvée superbe et a décidé d'en faire un montage, nous y avons ajouté quelques éléments extraits des *Cahiers de la guerre* de Duras. Après plusieurs lectures avec Chéreau dans des villes de province, je me suis rendue compte qu'au fond *La Douleur* est l'histoire d'une solitude. Une femme attend, seule, chez elle. Il ne s'agit pas seulement de Duras en avril 1945, mais de toutes les femmes « de tous les temps du monde », comme elle le dit elle-même, qui attendent le retour des hommes pendant et après la guerre. Chéreau a donc accepté de me mettre seule en scène dans ce texte, en collaboration avec Thierry Thieû Niang. Je l'ai beaucoup joué depuis 2008, en France mais aussi à l'étranger car la barbarie nazie parle à tout le monde. Je suis allée au Brésil, au Japon, au Vietnam, en Suède, à Belgrade, à Rome, à Madrid... avec cette pièce qui, surtitrée, marche dans toutes les cultures. Et ce n'est pas

fini. Mon idée serait de garder ce texte comme un trésor national que je reprendrais tous les quatre ou cinq ans, jusqu'à la fin de ma vie.

- Jusqu'à la fin de votre vie...

- Oui, car ce texte qui est intemporel m'apporte énormément. Bien sûr il parle de l'attente mais avant tout de résistance, à la mort, à l'horreur, à l'industrialisation de la mort mise en place par les nazis et qui pourrait malheureusement revenir. En même temps, c'est un texte d'amoureuse. Le montage fait que cette femme est partagée entre deux hommes. Comme on le sait, Duras épousa Dionys Mascolo après la guerre et Robert Antelme une autre femme. Mais Duras et Antelme sont liés par un amour très fort. Elle fait preuve d'une force admirable quand il rentre pour l'aider à s'en sortir, pour le ressusciter, il n'y a pas d'autre terme puisque tout le monde le condamnait à deux ou trois jours de survie. C'est donc un texte qui palpète et qui oscille du début à la fin entre deux pôles, entre la mort et la vie, entre l'abandon et l'amour. Des thèmes universels qui bouleversent. Beaucoup de comédiennes très connues ou peu connues, des apprenties comédiennes aussi viennent m'attendre à la sortie du théâtre et me disent qu'elles aimeraient le jouer. À l'étranger, des actrices m'ont demandé s'il était possible d'avoir le montage de Chéreau. Je trouverais formidable que ce texte devienne un grand monologue classique, comme *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, interprété par Madeleine Renaud, un grand texte tragique qui appartient à tout le monde.

- Il n'y a aucun pathos dans cette œuvre, pas plus que dans votre jeu ou dans la mise en scène, mais au contraire de la distance, de la dignité. Cette femme combative renvoie à toutes ces courageuses épouses, mères, sœurs, filles de déportés qui ont vécu ces terribles mois d'attente et qui ont aidé ensuite les rescapés à revenir à la vie...

- C'est une femme qui bataille, en effet, et qui exprime aussi sa souffrance physiquement. Le pathos, il faut absolument l'éviter, au théâtre comme au cinéma. Il n'y a pas de complaisance à avoir par rapport à *La Douleur*. Le texte de Duras est le seul ornement possible. La pièce n'a pas d'effets spéciaux, le plateau est pratiquement nu - une table, quelques chaises - pas de musique, une lumière qui varie peu pendant tout le spectacle... Je me suis littéralement jetée dans ce texte car jouer représente pour moi un engagement moral et physique. Le drame exige beaucoup d'énergie, il ne faut pas s'économiser, il faut donner. J'interprète *La Douleur* depuis 2008, mais pas de façon continue. Pour rester honnête et pour avoir un



© Ros Riba

DOMINIQUE BLANC

engagement total et aussi exigeant chaque soir, il faut le faire sur une période courte et intense. Quand je sors de la pièce, je suis fatiguée mais je me sens bien, je sais que je ne me suis pas trompée.

- Le public le ressent profondément et l'émotion est extraordinaire dans la salle. Les gens se lèvent pour vous applaudir. Avez-vous aussi l'impression de faire œuvre de mémoire avec cette pièce ?

- Chéreau l'expliquait dans sa note d'intention, il s'agit bien de faire humblement œuvre de mémoire. La question se pose sur la manière de transmettre cette histoire. Comment le ferons-nous quand tous les déportés seront partis, comment procéder pour ne pas perdre la mémoire, surtout à une époque où l'on zappe et l'on efface beaucoup ? J'ai toujours été intéressée par cette période même si elle concerne la génération de mes parents et grands-parents. Je pense que toutes les familles françaises en ressentent encore les échos actuellement. Dans une librairie en province que j'aime beaucoup j'ai remarqué un jour dans un coin des rayonnages spéciaux, formant comme un petit autel, qui ne comportaient que des livres ayant trait à la déportation et à la Shoah. J'ai trouvé l'idée magnifique et j'ai constitué chez moi une bibliothèque identique. Parce que je pense que nous devons partager ce crime. Lorsque les gens se lèvent à l'issue de la représentation, je n'y vois pas du tout un hommage vibrant à ma personnalité, mais une

réponse à cette envie que nous avons de nous confronter à cette histoire, de ne pas oublier toutes ces atrocités. Surtout dans un monde où la guerre et les dictatures continuent de faire des ravages.

- La recette de l'une des représentations de *La Douleur* va être versée à la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme (FIDH). Pourquoi ce geste engagé de votre part ?

- Parce que je suis depuis quelques années ambassadrice de la FIDH. On me demande une fois l'an de participer à une soirée mondaine, d'être « *people* » parmi les « *people* » afin de parler à des gens très riches et leur réclamer de l'argent pour les projets de la FIDH. J'y vais mais je m'y sens très mal à l'aise, je ne sais pas faire ce genre de choses et mon rendement n'est pas très bon ! Par contre, jouer au profit de la FIDH a du sens. C'est la deuxième fois que le théâtre de l'Atelier, qui est un établissement privé, accepte que la recette d'une représentation de *La Douleur* aille entièrement à la FIDH. Ce jour-là, je joue une fois dans l'après-midi et une fois le soir, ce qui est tout à fait possible. Je sais que je contribue ainsi à mieux faire connaître cet organisme et que la somme recueillie ira directement aux militants des droits de l'homme, des gens formidables, dans le monde entier. C'est ainsi que je comprends mon engagement.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR IRÈNE MICHINE**